

LES CITÉS GRECQUES ET L'ÉCONOMIE

Ce chapitre dessine à grands traits le contexte matériel, mental et institutionnel dans lequel s'est développée l'économie des cités. Il sert d'assise aux trois suivants et introduit plusieurs questions qui y seront développées et précisées.

I. Constantes et contraintes

Le milieu géographique

Sauf pour les cités établies au cœur de l'Asie Mineure et du Moyen-Orient, les conditions naturelles étaient essentiellement les mêmes, à quelques variantes près, dans l'ensemble du monde grec. Or elles étaient plus rudes et plus ingrates que ne peuvent l'imaginer les touristes et les vacanciers d'aujourd'hui. Comme l'écrivait l'historien Hérodote au V^e siècle avant J.-C., « la pauvreté est l'éternelle compagne de la Grèce, mais il s'y ajoute le courage, fruit de la tempérance et d'une législation rigoureuse » (VII, 102).

Malgré une lente montée des eaux qui a modifié dans le détail les contours des côtes, le relief méditerranéen est encore ce qu'il était il y a 2 500 ans. Il est géologiquement jeune, donc instable. Plusieurs volcans sont actifs et les séismes relativement fréquents. Les montagnes occupent au moins 80 % de l'espace grec, du moins en Méditerranée, et même plus de 90 % dans les petites îles de l'Égée. Les nombreux cloisonnements qui en résultent ont certainement influé sur la multiplication des cités. Du point de vue économique, ils réduisent le nombre et la taille des plaines et des plateaux propres à la culture et à l'élevage, compliquent et ralentissent les déplacements et les transports. Les terres présentent des possibilités diverses pour la culture, l'élevage, la chasse et l'exploitation du bois, mais elles sont généralement rocailleuses et de rendement médiocre. Les forêts de pins, de

chênes, de hêtres et de châtaigniers étaient, d'après plusieurs études, plus nombreuses et plus denses autrefois qu'aujourd'hui. Mais, dès la période archaïque, elles ont probablement perdu du terrain au profit des cultures, des maquis et des garrigues. À la période classique, avec les taillis et les broussailles, elles procuraient encore assez de bois de chauffage et de charbon de bois, mais ne suffisaient plus aux constructions d'édifices et de navires. Les effets de la culture sont discutés. Certains pensent qu'elle a progressivement épuisé et érodé les sols. En fait, l'occupation intensive et l'entretien des terres, notamment des terrasses, paraissent être les meilleurs moyens de les préserver. Le sol procure par ailleurs une excellente argile, de la pierre en abondance et en particulier de beaux marbres. Les ressources en minerais sont inégales : de nombreux gisements de fer, un peu de cuivre qu'on alliait à l'étain, importé de loin, pour les objets de bronze, et surtout plusieurs mines d'or et d'argent utiles à la fabrication d'objets de valeur et de monnaies.

La mer est toujours proche, du moins en Méditerranée et en mer Noire. En effet les Grecs se sont établis de préférence sur les côtes ou non loin d'elles et les cités plus reculées avaient généralement accès à un port peu éloigné. Grâce aux multiples abris et points de repère offerts par les rivages très découpés et les îles, surtout en mer Égée, les Grecs ont fait de la mer la voie royale des communications. D'autre part, outre les salines, la mer procurait les nombreuses ressources de la pêche, qu'on pratiquait partout où elle était possible.

Les poètes et les savants grecs ont beaucoup vanté l'équilibre de leur climat. En fait, puisque la plupart des Grecs ont vécu dans le climat méditerranéen, on peut négliger les zones continentales de l'Asie Mineure et du Moyen-Orient. Or, aujourd'hui comme autrefois, ce climat est marqué par deux grandes saisons très contrastées. Dès avril, le printemps annonce la chaleur et la sécheresse de l'été. La fin de septembre ramène les pluies, parfois violentes, et le froid, qui s'accroît au fil des mois mais n'est vraiment rigoureux, avec gel et neige, que dans les régions montagneuses. La vie en plein air, omniprésente l'été, se réduit alors beaucoup. Mais l'important pour la

culture et l'élevage est le régime des pluies, indispensables à la végétation comme à l'accumulation de réserves d'eau dans les puits, les citernes et les réservoirs. Elles sont amenées par les vents d'ouest, durant l'hiver et au printemps, et connaissent de grandes variations d'un lieu à l'autre, parfois sur de courtes distances. Ainsi, alors que le nord et le nord-ouest de la Grèce continentale, les rives de la mer Noire et plusieurs régions d'Asie Mineure sont relativement bien arrosés, l'Attique, les Cyclades, le sud du Péloponnèse et la Crète sont nettement plus arides. Sauf dans les régions montagneuses, la plupart des cours d'eau, grossis par les pluies d'hiver, sont à sec l'été. L'eau douce des rivières, des lacs et des sources est donc rare et précieuse.

Le niveau technique

L'outillage ancien fut marqué par de longues routines. Le courant primitiviste attribuait cet immobilisme à certaines attitudes mentales qui auraient poussé les Grecs à une sorte de blocage technique : respect de l'ordre naturel, mépris du travail artisanal, divorce entre science et technique, absence d'esprit d'entreprise et d'idée de progrès. Certains de ces arguments, comme le montreront les chapitres suivants, contiennent une part de vérité. Il est vrai aussi que, durant l'âge du bronze, les Grecs ont emprunté à l'Égypte et au Proche-Orient beaucoup de techniques qu'ils ont adaptées à leurs besoins et conservées durant des siècles. À la période archaïque, de nombreux outils et équipements étaient donc acquis depuis longtemps, parfois depuis le néolithique : faucille, araire, pioche, houe à deux dents, meule, pressoir, tour et four de potier, quenouille, métier à tisser, divers outils manuels, etc. La métallurgie du bronze remontait au III^e millénaire et celle du fer à la fin du II^e. La force humaine et animale est restée de tout temps la principale source d'énergie. Mais le problème est plus complexe qu'il n'y paraît.

En effet, des recherches récentes, surtout fondées sur l'archéologie, ont montré que beaucoup d'équipements ont continué à être adaptés et améliorés au fil des générations, le plus souvent par les usagers eux-mêmes et de manière empirique. Ainsi, après l'an mil, la

métallurgie du fer n'a cessé de se répandre, procurant des outils plus efficaces en particulier pour la frappe et l'incision. Avec la reprise des relations à longue distance, au VIII^e siècle avant J.-C., celle du bronze est réapparue notamment pour l'armement des fantassins. Dès le VI^e siècle, la technique du verre était connue. Du VI^e au IV^e siècle, les céramistes ont réussi un excellent vernis en contrôlant la chaleur de cuisson. Pour les déplacements maritimes, les techniques de navigation (voile carrée, rames et, à la poupe, deux rames de gouverne à défaut de gouvernail d'étambot) convenaient aux besoins de l'époque. Sur terre, l'attelage était plus efficace qu'on ne l'a prétendu. En fait, le cheval était alors une monture et non un animal de trait. Tandis que les charges légères étaient généralement transportées à dos d'âne et de mule, les charrois lourds étaient tirés par des bœufs. Or, dès la période archaïque, ces attelages ont permis le déplacement de charges considérables comme les pièces de bois et les blocs de pierre destinés aux constructions et, exemple spectaculaire, le halage de marchandises et de bateaux sur plusieurs isthmes qui servaient de raccourcis, notamment sur le fameux *diolkos* de Corinthe. Parallèlement, dans les carrières, les mines, les exploitations forestières et les chantiers de construction, on utilisait la chèvre, la poulie, le treuil et le palan pour soulever de lourdes pièces, dont l'assemblage exigeait par ailleurs de bons instruments de mesure. Dans le domaine agricole, alors que l'outillage des cultures n'a guère évolué, les techniques de transformation ont progressé de manière notable. La mouture du grain, longtemps effectuée par des mortiers, meules et broyeurs manuels, fut améliorée par le broyeur à trémie (dit d'Olynthe), à mouvement alternatif, qui s'est répandu à partir du V^e siècle. En dehors de quelques tentatives isolées, celui-ci fut remplacé, au I^{er} siècle avant J.-C., par le moulin rotatif, mû par la force humaine ou animale et utilisé également pour le broyage du minerai. Des roues à eau horizontales sont attestées au III^e siècle avant J.-C. et le moulin à eau à roue verticale apparaît au II^e siècle de notre ère. De même, pour le détritage des olives, divers broyeurs à meule sont attestés au IV^e siècle avant J.-C. Pour leur pressage, des équipements de plus en plus perfectionnés se sont succédé depuis le pressoir à

levier de la période archaïque jusqu'au pressoir à vis de la basse époque hellénistique. Pour la conservation des céréales, les Grecs ont de tout temps utilisé de grandes jarres en céramique (*pithoi*), mais aussi construit divers types de greniers. Ajoutons les techniques d'extraction et de réduction des minerais, les travaux d'adduction d'eau, d'irrigation et de drainage (puits, tranchées de surface et canaux souterrains, dont le fameux tunnel d'Eupalinos à Samos dès le VI^e siècle), les horloges hydrauliques, la vis d'Archimède qui s'est répandue à partir de la période hellénistique, les couveuses artificielles, mentionnées par Aristote comme une invention égyptienne et commune à la même époque, etc.

Tout cela témoigne incontestablement d'un savoir-faire complexe et inventif. Il reste que ces progrès ont été prudents et que l'Antiquité n'a connu aucune révolution dans ce domaine. Mais cette tendance à la routine ne doit pas être jugée à l'aune de l'effervescence technologique d'aujourd'hui. Le monde grec dépendait des contraintes naturelles et des ressources de l'époque. Il avait ses besoins, son fonctionnement et sa logique. Comme dans la plupart des sociétés passées, les agriculteurs et les artisans restaient volontiers fidèles aux outils et aux techniques dont l'efficacité était éprouvée depuis des générations. La routine était la règle et la diffusion des nouveautés était lente. Par exemple, le moulin rotatif, connu en Espagne dès la fin du VI^e siècle avant J.-C., a mis quatre ou cinq siècles pour se répandre, sous différentes formes, à l'échelle de la Méditerranée. Le niveau technique pouvait donc varier beaucoup d'une région à l'autre.

Démographie et santé

Le VIII^e siècle avant J.-C., en Grèce d'Europe, a certainement connu une forte croissance démographique. Celle-ci ne peut certes pas être chiffrée et a peut-être débuté auparavant. Mais elle fut significative et eut des répercussions sur l'expansion et la densité des habitats, l'émergence des cités, l'exploitation des terres, les besoins de l'approvisionnement, l'organisation du travail et la forte émigration

qui s'est étendue sur six générations, du milieu du VIII^e siècle au milieu du VI^e. Au V^e siècle avant J.-C., toujours en Grèce d'Europe, la population semble avoir atteint un sommet, trois millions d'habitants, chiffre certes hypothétique, mais supérieur à celui d'époques plus récentes. Les densités variaient évidemment beaucoup d'une région à l'autre et sont l'objet de nombreuses discussions. Si l'île d'Égine pouvait compter environ 200 habitants au km², l'Attique une centaine, la Béotie et la Mégaride moins d'une centaine, d'autres régions comme la Laconie, la Messénie et l'Eubée, de même que plusieurs régions montagneuses de Grèce centrale et occidentale (Phocide, Locride, Étolie, Acarnanie...), étaient nettement moins peuplées. La Grèce du Nord et la Macédoine ont atteint leur sommet au siècle suivant. Avec les autres cités méditerranéennes et orientales, pour lesquelles on a très peu de données, l'ensemble du monde grec a peut-être compté de huit à dix millions d'habitants dans la seconde moitié du IV^e siècle.

Après l'accalmie de la période classique, un important mouvement migratoire a repris avec l'ouverture de l'Égypte et de l'Orient conquis par Alexandre de 334 à 323, puis les possibilités offertes surtout par le royaume séleucide. Il est demeuré soutenu durant le III^e siècle avant J.-C. et s'est traduit par la création de nouvelles cités, surtout en Asie Mineure. Son ampleur est impossible à évaluer, mais il a manifestement affaibli la démographie de plusieurs régions de Grèce continentale. À partir de la seconde moitié du II^e siècle, celles-ci et les îles égéennes ont subi les contrecoups des événements politiques (rubrique suivante). Le déclin démographique, déploré par des sources littéraires (Polybe, XXXVI, 17 et Dion Chrysostome, VII, 34), est confirmé par les prospections archéologiques (*infra*, p. 71).

L'Asie Mineure, en revanche, ne paraît pas en avoir souffert. En outre, durant la période hellénistique, des communautés indigènes, sensibles à l'influence et au modèle grecs, en ont adopté peu à peu la langue et les habitudes. Quand elles en prenaient également les institutions, elles pouvaient accéder au statut de cité avec l'aide et la protection des rois. Cette hellénisation s'est poursuivie sous le Haut-

Empire romain, jusqu'à l'Euphrate où la frontière orientale de l'Empire s'est finalement établie. Au II^e siècle de notre ère et même au début du siècle suivant, sous les Sévères, l'expansion des cités et le nombre des populations parlant le grec furent à leur apogée. C'était, selon les termes de L. Robert, l'achèvement de l'hellénisation sous l'égide de Rome.

Au fil des siècles, du moins jusqu'au III^e siècle avant J.-C. en Grèce d'Europe, la croissance démographique paraît avoir été assez constante, malgré la mortalité infantile et certains moyens de contrôle des naissances. Effectivement, plusieurs études épigraphiques montrent que la natalité pouvait atteindre en moyenne quatre enfants par famille. Certaines analyses paléopathologiques permettent même d'estimer à cinq ou six le nombre moyen d'accouchements par femme fertile, avec un taux de survie d'environ 2,5 enfants par famille. Quant à l'espérance de vie, qui paraît avoir culminé elle aussi au V^e siècle, elle est très difficile à évaluer. Elle était, semble-t-il, de moins de quarante ans pour les femmes, à cause d'une moins bonne alimentation et de la mortalité en couches, et d'un peu plus pour les hommes, dont quelques-uns ont atteint un âge avancé. L'équilibre démographique était toujours précaire. D'une part, l'agriculture exigeait un nombre suffisant de bras, mais ne pouvait pas nourrir une population trop nombreuse sans le secours de l'importation. D'autre part, une baisse trop prononcée signifiait le déclin.

Les analyses paléopathologiques révèlent, au VIII^e siècle, une amélioration sanitaire, due à une alimentation plus riche en céréales, et une hausse de l'espérance de vie. Dès lors, les conditions semblent avoir été relativement bonnes : un milieu sain dans l'ensemble, une alimentation suffisante et équilibrée, quoique frugale, des conditions d'hygiène satisfaisantes et une médecine en progrès, surtout à partir de la période classique sous l'influence d'Hippocrate et d'autres écoles médicales. Effectivement le monde grec n'a connu aucune grande épidémie comme la peste, la lèpre ou la variole. Il reste que la médecine avait ses limites et que les fièvres, les maladies intestinales et pulmonaires ont perduré. Certaines recherches ont même perçu

des traces de malnutrition dans certaines couches pauvres de la population, surtout chez les femmes et les enfants.

Violence et insécurité

Durant des siècles, des éléments perturbateurs ont nui plus ou moins gravement à l'économie. Le plus dommageable était la guerre, dont les effets négatifs sont bien connus : pertes de vies, dégâts matériels, insécurité, interruption de la production et des échanges. Son impact était évidemment variable selon les cas, mais les pertes en vies humaines étaient généralement plus longues à surmonter que les dégâts matériels. Les guerres de la période classique entre coalitions de cités, d'une ampleur sans précédent, ont entraîné des dommages humains et matériels considérables, du moins dans certaines régions comme le Péloponnèse et des cités comme Sparte. Elles ont été l'une des causes des déséquilibres sociaux des siècles suivants (*infra*, p. 38-39). Les conflits locaux entre cités, à toute époque, et les grands affrontements entre puissances royales (au IV^e siècle puis à la période hellénistique) pouvaient parfois être meurtriers et tourner au désastre, du moins localement, en particulier quand les plantations et les récoltes étaient systématiquement dévastées et surtout quand les villes étaient détruites et leurs habitants expulsés ou vendus comme esclaves. Durant la seconde moitié de la période hellénistique, les conflits entre Rome et les rois, puis surtout les guerres mithridatiques et les guerres civiles entre généraux romains, au I^{er} siècle, ont été catastrophiques. Massacres, destructions, déportations, pillages de villes et de sanctuaires, aggravés par les exigences des armées, les exactions de nombreux commerçants romains et la rapacité des publicains (fermiers des impôts romains) ont ruiné plusieurs cités et même dépeuplé certaines régions (*infra*, p. 71). Avec l'avènement de l'Empire, la *pax Romana* s'est imposée peu à peu et les petits conflits locaux ont disparu. Auguste et plusieurs de ses successeurs ont multiplié les efforts et les dépenses pour redresser la situation et ramener la prospérité. Mais la Grèce continentale et les îles égéennes, au contraire de l'Asie Mineure, n'ont jamais pu se relever complètement.